

## Une réflexion sur notre temps

Jacques Cellard

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Cellard, J. (1979). Une réflexion sur notre temps. *Liberté*, 21(6), 7–11.

# *Une réflexion sur notre temps*

JACQUES CELLARD

Nous n'avons plus de moralistes. Je veux dire de moralistes-écrivains, qui soient édités, vendus et lus ; car, pour des moralistes en chambre, nous ne sommes pas près d'en manquer.

Est-ce indifférence ? mauvaise conscience ? Ou, plus simplement (car le mieux-disant des moralistes-écrivains ne peut apparemment prétendre qu'à des tirages modestes), prudence commerciale ? Il y a certainement un peu de tout cela dans la grande misère de ce qui devrait être le rayon privilégié de nos bibliothèques.

Mais le public n'a pas tort, ni les éditeurs, en exigeant confusément du moraliste-écrivain des qualités à vrai dire exceptionnelles, mais à défaut desquelles nous n'aurions plus que les inévitables ronchonners, laudateurs du temps passé et contempteurs de toute jeunesse, dont nous n'avons que faire.

Ces qualités, j'en vois trois. La première est de porter sur le mal de l'époque (et toute époque a le sien) un diagnostic à la fois large et précis, serein et passionné ; et de se garder de tout pronostic. La seconde, que la réflexion ainsi menée nous apparaisse comme l'aboutissement d'un long et difficile travail sur soi-même (c'est-à-dire du moraliste sur l'homme qu'il est) et en quelque sorte comme une ascèse, non comme un exercice de style ; ce qui rejoint le « serein et passionné » d'il y a un instant.

La troisième est (mais non paradoxalement) que cette ascèse se traduise dans une écriture (et non un style) elle-même noble, ferme et souple. C'est en somme l'achèvement pédagogique de l'oeuvre, dont la clarté d'esprit et la vérité de coeur étaient les assises.

Pierre Vadeboncoeur a ces trois qualités ; et je ne vois guère dans notre passé récent que Paul Valéry qui les ait eues, à un degré supérieur peut-être, mais non différent. Bien des pages du cadet, présentées au lecteur le plus averti de l'ainé, en feraient la preuve. Quoi de plus valéryen que ceci : (*Nos mirages*) *ont inauguré le règne sur nous du phénomène. Nous avons vu l'extérieur se mettre à exister devant nous avec une évidence si vive et si nombreuse, que nous avons déserté nos propres lieux pour habiter d'emblée cet univers nouveau... dans ce monde renversé, les effets sont en vérité devenus les causes auxquelles nous obéissons* (pp. 24-25) ?

Cette *évidence vive et nombreuse* me ravit. J'y retrouve notre langue une et commune au service d'une pensée ferme, si bien que je salue comme venant de soi, et en son rang, telle référence plus précise : *En mon poêle, comme Descartes, je faisais ce qui ne se fait pas : m'écarter avec facilité du sentiment reçu, mais plus encore de cette furie que les opinions mettent aujourd'hui à vouloir s'imposer, parce que, s'il y a quelque chose de caractéristique de notre temps, c'est bien que n'importe quelle folie milite* (p. 39).

\* \* \*

Telle est l'écriture : sobre, mais non sèche ; maintenue, mais non resserrée. Pour la seconde des conditions que j'ai dites, par lesquelles seules le moraliste retiendra une attention « vive et nombreuse », et qui est que nous percevions fortement l'homme individuel derrière l'idée et l'écriture, comment la montrer remplie mieux que par la phrase inaugurale des *Deux royaumes* : *De grands changements se sont produits dans ma pensée depuis quelques années* (p. 9).

Il y a là, me semble-t-il, le mélange d'humilité et d'orgueil nécessaire en définitive à tout moraliste ; et peu ou prou, à tout homme qui sait en temps voulu s'abstraire du tourbillon des choses contingentes. L'humilité va de soi ; mais elle n'est vraie qu'assaisonnée de quelque orgueil. Le moi n'est haïssable que s'il se donne à être admiré ou plaint, et se ferme ainsi sur ses blessures. S'il s'ouvre au contraire sur ce que P. Vadeboncoeur nomme si bien *la Première blessure*, nous ne pouvons en faire l'économie ; et cela est mieux ainsi.

Au demeurant, *les Deux royaumes* sont une oeuvre complexe ; composée, au meilleur sens du mot. Les deux essais centraux qui y sont consacrés à la littérature (« Le roman ou l'ambition d'être » et « Instants du verbe »), n'en sont pas hors d'oeuvre. S'ils entrelacent étroitement Jean-Jacques Rousseau et André Major, Chateaubriand et Saint-Denys-Garneau, c'est que cet entrelacement est constitutif de Vadeboncoeur lui-même, et que la vérité de l'homme s'y fraie un chemin à travers les lectures du moraliste.

Il s'en faut de beaucoup qu'un écrivain (et dans le cas qui nous occupe, un essayiste) intelligent suscite nécessairement l'affection de son public. Ce n'était pas le cas, par exemple, d'Alain ; ni de Valéry lui-même ; ou du moins, pour ce dernier, l'admiration que soutenait à son égard l'appareil de la raison réduisait à fort peu de chose les mouvements du coeur, au lieu qu'il me semble que ceux-ci précèdent celle-là s'agissant de Pierre Vadeboncoeur.

C'est sans doute dans sa « qualité » de Québécois qu'il faut chercher l'explication de cette primauté du sentiment sur la pure démarche de l'intelligence. Je conçois bien tout ce qu'une certaine sûreté de soi française peut avoir d'irritant pour une sensibilité québécoise ; et je demande qu'on m'accorde l'inverse, sans m'en expliquer davantage. P. Vadeboncoeur a l'une et l'autre. Il n'est pas le premier ni le seul par qui une culture proprement québécoise accède à l'universel ; mais cela est assez rare (y compris de nos jours pour une culture proprement hexagonale) pour être fortement souligné.

Cet universel est pessimiste. *Notre époque est un bazar* (p. 187), et nous y sommes, comme clients conditionnés et hypnotisés, soumis à un état de fait marchand dont on tente de nous faire croire (le plus souvent avec succès, hélas !) qu'il est un état de culture. *Le bric-à-brac des productions intellectuelles et matérielles, en Occident, a eu cet effet de remplir d'une manière* (ou peut-être faudrait-il lire « d'une manière ») *envahissante l'espace de notre esprit, comme on voit aux abords des grandes villes d'Amérique du Nord le paysage céder son espace à l'ignoble prolifération des excroissances utilitaires* (p. 22).

Spiritualisme ? Idéalisme ? Elitisme ? Il est difficile, heureusement, de ranger la pensée de P. Vadeboncoeur dans une catégorie toute faite. Ce qu'il voit et dit, c'est que pour la première fois sans doute dans l'histoire de l'humanité, *l'intelligence s'est mise dans un rapport obsédant avec tout ce qui pouvait la solliciter du dehors, y compris le chaos des conceptions, des hypothèses, des théories, des images, des fabrications, des formes et des paroles, dont le flot... grossit chaque jour davantage et retient avec plus d'autorité l'attention exclusive de l'esprit* (p. 24).

\* \* \*

Nous sommes entrés dans le *règne de la quantité*, annoncé voici un demi-siècle par René Guénon, et confirmé par Valéry. Les pensées qui nous arrivent n'ont plus traversé aucun *espace divin*, mais seulement celui du profit. Nous vivons dans une culture qui a nom *Personne* ; et en fait une non-culture à laquelle manque tout sentiment du *tragique fondamental* de la condition humaine.

En ce sens, écrit P. Vadeboncoeur, *la rébellion moderne attende à un homme beaucoup plus ancien que le christianisme ; elle le traque si loin que puisse remonter dans les annales l'histoire d'un être humble et superbe pensant obstinément sa dignité et celle, infinie, de la Figure causale dont il tient* (p. 162). Et plus loin : *Croit-on que seule la religion ait fait les frais de ce congédiement de la divination ? C'est l'ineffable tout entier qui est touché, frappé d'excommunication, pourrait-on dire dans un sens étymologiquement approprié* (p. 171).

Diagnostic classique, nous l'avons suggéré, depuis le début de ce siècle. Ce qui en fait l'originalité, s'agissant de P. Vadeboncoeur, c'est sans doute (outre les qualités de perception propres à l'auteur) que nous avons pu penser que le potentiel de barbarie technique de l'Occident, et à sa suite du monde entier, se trouvait épuisé et en quelque sorte conjuré par les deux guerres mondiales et la fin de l'aventure fasciste. Il n'en est évidemment rien, et le ver rongeur de ce qui fut notre civilisation n'est ni politique ni économique, mais métaphysique : *Avec chaque fabrication que notre pué-*

*rité accueille comme une merveille des mains d'une humanité prolifique en gadgets philosophiques et en ingéniosités culturelles sans fin, nous recevons, comme une noire eucharistie, toujours le même principe caché d'une fixation idolâtrique de nos esprits sur les produits humains* (pp. 158-159).

\* \* \*

Un très beau livre donc, et qui laisse au lecteur le soin de décider si la pensée de P. Vadeboncoeur est un christianisme sans Christ, un aristocratisme sans aristocratie, ou plus probablement, hélas, une voix angoissée dans le désert de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas indispensable de partager le pessimisme de l'auteur pour admirer la rigueur de sa démarche. Que l'Occident soit tombé, au moins depuis un siècle, en basse époque, et que la voie du salut intellectuel soit celle d'un éloignement systématique des modes du « siècle », cela n'est pas douteux pour quiconque y réfléchit honnêtement. Mais qu'il se trouve un homme pour le dire, et de cette façon, interdit de désespérer.

Ce beau texte est admirablement mis en valeur par une typographie, un papier, un format, qui font honneur aux éditions de l'Hexagone et aux « typos » montréalais. C'est un plaisir vrai de l'écrire ici.

Terminons cependant sur une note soucieuse. Il est très douteux, pour ne pas dire exclu, que le public français connaisse un jour *les Deux royaumes* et sache rien du moraliste Vadeboncoeur. Une fois de plus, l'échange culturel fonctionne en sens unique : de la France au Québec, mais non du Québec à la France ; et cela, on ne se lassera pas de le répéter, au détriment de l'un et de l'autre. Détriment intellectuel certes ; et dommage, ou manque à gagner matériel en sus, pour l'éditeur et l'auteur québécois.

S'agissant d'un déséquilibre aussi scandaleux, et qui dure depuis si longtemps, on ne peut pas croire que les gouvernements des deux pays soient désarmés à ce point que nous devions nous résigner, en France d'où j'écris, de ne pas davantage pouvoir lire *les Deux royaumes* que si ce livre admirable était écrit en patagon et édité au Thibet. Et pourtant cela est. Triste constatation et triste conclusion.